REVUE PHILOSOPHIQUE N° 235.

ET MÉDICALE

DE LA VIE HUMAINE;

DISSERTATION INAUGURALE

Présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris, le 20 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR A.-PHILIPPE ROBERT, de Ferluguet,

Département de la Lozère;

Bachelier ès-lettres de l'académie de Lyon; Bachelier ès-sciences en celle de Grenoble; ex-Chirurgien interne de l'hôpital général de Lyon.

Labor, cibus, potus, somnus, venus, omnia sunto mediocria.

HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Président.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet, *Examinateur.*	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Suppléant.*
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE,

Amour et respect.

AU DOCTEUR SÉNAC,

Médecin de l'hôtel-Dieu de Lyon ; Professeur de pathologie médicale à l'École secondaire de la même ville.

L'instruction que j'ai puisée auprès de vous, les bontés dont vous m'avez honoré, m'imposent la douce obligation de vous offrir le premier fruit de mes études médicales : puissiez-vous, dans ce faible gage de ma reconnaissance, reconnaître un disciple digne de vos doctes leçons !

A.-P. ROBERT.

A MONSIEUR

L'ABBÉ ROBERT DE ROCHEMURE,

MON PARENT ET MON AMI;

Ex-Professeur au lycée d'Avignon.

Daignez agréer mon respectueux hommage.

A MONSIEUR

P.-J.-B. GUÉREAU, DE SAINTE-FOY (Lyon),

Ancien Magistrat.

C'est au nom des plus tendres sentimens que je viens vous dédier ma dissertation inaugurale. Croyez que je voudrais pouvoir répondre autrement que par ce faible essai à l'amitié dont vous daignez m'honorer.

A.-P. ROBERT.

AVANT-PROPOS.

Lorsque celui qui veut pénétrer dans le sanctuaire de la médecine a pu se familiariser avec les cris de la nature souffrante, et étudier au flambeau de la mort les sources de la vie ; lorsque, sur les ruines de l'homme vaincu par le temps ou la douleur, l'Anatomie et la Physiologie lui ont fait connaître la structure et le jeu des organes qui remplissent dans l'économie animale des fonctions plus ou moins importantes, les propriétés qui vivifient les êtres et les phénomènes de leur existence ; quand il a parcouru le vaste domaine de la Pathologie pour contempler les fonctions troublées par une infinité de causes, les forces vitales perverties, les organes altérés, et s'environner de données plus ou moins certaines, afin d'apprécier la nature et le siége des maladies ; quand la Thérapeutique lui a signalé par quels moyens ingénieux on peut soulager la souffrance et rétablir la santé ; après que l'Histoire Naturelle lui a ouvert ses trésors et a fait briller à ses yeux les nombreuses ressources que recèle chacun de ses trois règnes ; que la Chimie lui a dévoilé les élémens qui constituent les êtres médicinaux et tous les corps de la nature, l'action qu'ils exercent les uns sur les autres et les résultats de cette action ; lorsque la Pharmacologie, étayée sur cette dernière, lui a montré les formes variées que peuvent prendre les médicamens et leurs propriétés diverses ; lorsque la

Physique, en lui faisant connaître les lois qui régissent l'univers et les principaux agens des grands phénomènes qui s'y passent, a éclairé son esprit sur l'influence qu'ils peuvent avoir, et pour l'homme en santé et pour l'homme aux prises avec la douleur; quand l'Hygiène, fille de la nature, lui a révélé comment il pourra conserver la santé et prévenir les maladies, quelles causes capables de les produire ou de les entretenir, il devra faire éviter ou combattre; lorsque, par la Médecine Légale, il s'est instruit des moyens de découvrir le crime et de protéger l'innocence, d'arracher au dernier des supplices une malheureuse faussement accusée d'avoir fait périr le fruit de son amour, ou de livrer à la rigueur des lois l'infâme corrupteur de l'innocence abusée; quand, enfin, la Clinique, le menant dans le séjour du malheur et de la souffrance, lui a appris à voir, à juger, à agir sous les yeux d'un savant praticien, à se faire une expérience de celle de ses maîtres, à distinguer toutes les formes d'une maladie, à démêler les accidens causés par le médecin et le malade lui-même d'avec ceux qu'entraîne la nature du mal, à interroger le passé, étudier le présent, prédire l'avenir, acquérir ce tact médical qui le fait douter fréquemment, mais aussi qui le met en état, quand il le faut, de manier hardiment les remèdes énergiques, et de recueillir le fruit de leur application courageuse et prudente : c'est alors, Messieurs les Professeurs, qu'enrichi de vos propres richesses, votre néophyte vient vous offrir le fruit de vos leçons, et demander votre sanction avant d'aller dans l'asile que le sort lui destine.

Je viens aujourd'hui, pour payer mon tribut académique, soumettre aux jugemens de cette illustre École les résultats

de mes méditations. Si je n'apporte point, suivant l'usage, l'histoire particulière d'une maladie, ce n'est pas que les matériaux m'aient manqué à cet égard. Employé pendant près de quatre années au service chirurgico-médical de l'Hôtel-Dieu de Lyon, j'ai vu des tableaux complets de maladies sous des traits peu communs, des procédés opératoires non encore consignés dans les fastes de l'art, le fer porté sur des parties que la chirurgie avait craint d'aborder jusqu'à ce jour. Le sujet que j'ai choisi se rattache autant, et plus peut-être, à la philosophie qu'à la médecine. Mais le médecin ne doit-il pas être aussi philosophe ? Quelque brillans que paraissent les avantages fournis par ses études, sa carrière n'est pas toujours semée de fleurs ; il est pour lui de cruels déplaisirs, inconnus du reste des hommes. En vain l'habitude vient-elle le familiariser avec le spectacle des infirmités humaines; en vain le rend-elle indifférent sur les périls qui menacent ses jours à chaque instant; en vain lui apprend-elle à mépriser la mort ? Des coups imprévus viennent souvent réveiller sa sensibilité, et le frapper avec d'autant plus de force, qu'il peut mieux en apprécier les inévitables conséquences. Ce serait peu que d'avoir à supporter les caprices du public, et de n'obtenir souvent que de l'ingratitude, pour prix des bienfaits que nous lui rendons. Mais n'est-il pas désolant de prévoir, quelquefois pendant des années entières, l'heure et le moment où l'on doit se séparer à jamais d'une mère chérie, d'un enfant que l'on aime, d'une épouse qu'on adore; de les entendre demander quelque soulagement, et de ne pouvoir porter aucun remède à leurs maux! Il faut de la philosophie, sans doute, pour résister à de pareilles

épreuves. La solitude qu'exigent nos travaux, le besoin d'interroger sans cesse la mort et la douleur, en nous interdisant les amusemens du siècle, ne repousseraient-ils pas de nos temples celui que la philosophie n'encouragerait point à y entrer?

REVUE PHILOSOPHIQUE

ET MÉDICALE

DE LA VIE HUMAINE.

Les corps organisés ne peuvent pas rester toujours les mêmes; il est pour eux des métamorphoses nécessaires : naître, se développer et périr, telles sont les conditions essentiellement liées à leur nature. L'enfance ouvre la carrière de la vie, la jeunesse et la virilité l'étendent, et la vieillesse vient enfin la terminer. Il n'est pas au pouvoir de la philosophie ni de la médecine de soustraire l'homme à l'action de toutes les circonstances qui influent sur la durée générale de la vie, ou de certain âge en particulier, soit pour en étendre, soit pour en resserrer les limites. Nous n'avons pas le précieux secret de faire de la vie un printemps éternel, et d'épargner à notre espèce les rigueurs et les glaces de la caducité : nous ne pouvons point aller arracher, au sol arride qui l'a vu naître, l'habitant malheureux des régions équatoriales, pour qui un ciel brûlant abrège l'enfance, hâte la puberté, rend la virilité courte, et amène une vieillesse précoce. Mais l'homme n'est-il pas souvent empêché de remplir ses destinées, par la seule faute de sa volonté? Ce malheureux, qui jeune encore, va porter dans la tombe un corps grêle, et tombant en ruine, serait peut-être brillant de force et de vigueur, si la prématurité dans les plaisirs de l'amour, ou les excès dans un autre genre, n'avaient

empoisonné sa fragile existence ; et au lieu de pleurer sur son cercueil, ses tristes parens posséderaient l'appui de leurs vieux jours, si, par des soins insuffisans ou des soins superflus, ils n'avaient contribué à lui faire une constitution débile. Destinés à secourir le vaisseau de la vie, lorsqu'il a fait naufrage, cherchons s'il est possible, à diminuer, à prévenir ses dangers, en signalant les écueils dont est semée sa route.

Les payens avaient imaginé une divinité, qu'ils appelaient *Hygie :* c'était la déesse de la santé; *dea salutis :* de là, le nom d'*hygiène* donné à cette partie de la médecine qui s'occupe de tracer des avis salutaires pour aller au-devant des maladies et conserver la santé. Si le bonheur dont on peut jouir en ce monde se réduit à avoir l'esprit bien réglé et le corps en bonne santé : *mens sana in corpore sano* (Juvenal), ces avantages étant précieux, on ne saurait trop, pour le bien de l'humanité, s'appliquer à rechercher les moyens propres à en conserver la continuation, quand on les possède, à les perfectionner autant que possible, et à les rétablir lorsqu'on les a perdus. A l'égard de l'esprit, il ne manque pas de préceptes ; il en est peu concernant les soins que l'on doit prendre du corps, pendant l'enfance, et presque point pour les âges suivans. Cependant, quoique l'esprit soit la plus noble partie de nous-même, il n'importe pas moins de veiller sur le corps, puisqu'ils ont entr'eux des rapports si intimes. La disposition des organes ne contribue pas peu à rendre quelqu'un vertueux ou enclin au vice, intelligent ou d'un esprit borné. Cet homme atteint du satyriasis, cette femme, de la nymphomanie, sont-ils coupables de toutes leurs fureurs? La raison a long-temps combattu leurs panchans déréglés; long-temps ils se sont fait des violences indicibles; mais leur moralité a enfin succombé. Ne chercherons nous pas dans un désordre organique ce désordre moral?

Il appartient au médecin philantrope de tracer la conduite que doivent tenir les personnes chargées de guider l'homme naissant dans ses premiers pas vers la vie; de lui parler à lui-même, lorsqu'il est en état d'apprécier ses conseils ; de lui faire entendre, que la route

qu'il convient de tenir pour arriver à une heureuse vieillesse n'est pas toujours celle où mènent les préjugés et les illusions du bel âge. Il lui importe de veiller à tout ce qui peut contribuer à la conservation et à la perfection de la santé; à faire à ses semblables une constitution qui soit le moins possible sujette aux maladies. Pour cela, son attention doit se tourner principalement vers l'enfant qui vient de naître. C'est alors, c'est dans ce temps de la vie, où le tissu des fibres est plus faible, où les organes sont le plus tendres, que l'économie vivante est le plus susceptible de changemens avantageux ou nuisibles, conséquemment au bon ou mauvais effet des choses nécessaires, dont l'usage ou les impressions sont inévitables. Il est donc aussi utile que nécessaire de mettre de bonne heure cette disposition à profit, pour perfectionner ou fortifier des enfans, selon qu'ils sont naturellement robustes ou faibles. Ils doivent former un jour la société, dans laquelle ils auront à vivre; leur éducation n'est-elle pas l'objet le plus intéressant, soit pour eux-mêmes, qu'elle doit rendre tels qu'ils deviennent utiles à cette société, en obtiennent l'estime et y trouvent leur bien-être; soit pour leurs familles, qu'ils doivent soutenir et décorer; soit pour l'état enfin, qui doit recueillir les fruits de la bonne éducation que reçoivent les citoyens qui la composent? Les soins donnés à leurs premières années décident des années à venir. Flexible comme la jeune plante, l'homme naissant est susceptible de recevoir toutes sortes de directions. D'après la manière dont il est élevé, il peut devenir ou un intrépide guerrier, ou un lâche thersite, un être d'une force admirable ou d'une triste débilité, un génie brillant ou un idiot à peine distinct de la brute.

Exercer l'intelligence d'une manière tellement convenable qu'elle puisse atteindre son dernier degré de développement, tel est le problème de toute éducation morale : favoriser l'organisation par tous les moyens capables de donner au corps la force et la vigueur, garans d'une vie longue et robuste, c'est à quoi doit tendre l'éducation physique. Ce double problème est difficile à résoudre sans doute, et prétendre en donner la véritable solution serait encore une entre-

prise bien téméraire. L'esprit humain s'approchera toujours du but, mais le temps où il doit y atteindre peut être encore loin de nous. Aristote, Zénon, Cicéron et tous les législateurs de l'antiquité, subordonnèrent la morale aux formes politiques, et la firent dépendre de ces systèmes, auxquels l'orgueil peut élever l'esprit, mais où le cœur n'éprouve ni plaisir ni illusion. Aussi, Athènes perd ses lois et il n'y a plus de citoyen ; les institutions de Lycurgue expirent, et il n'y a plus de Spartiate.

C'est à des principes plus indépendans des révolutions humaines qu'il faut attacher les devoirs de l'homme. Il existe une divinité ; dès-lors il n'y a plus d'opprimé sans appui, de malheureux sans consolation, d'infortune sans remède. Les principes de Justice, les idées de Providence, d'Immortalité, le dogme des Supplices et des Récompenses : voilà sur quelles bases doit reposer l'édifice de l'éducation morale. L'Émile de Rousseau est propre à fortifier l'âme contre les revers, à pénétrer l'homme de nobles sentimens, à lui faire chérir les devoirs de citoyen, de père, d'époux. En brisant les préjugés qui entravaient l'enfance, il a appris à laisser jouir cet âge innocent d'une douce liberté qui lui permet de développer tout ce qu'il a de naïveté, de grâce, de gaité ; à ne pas l'intimider sous les gênes et les entraves de toute espèce. Mais, outre que son plan d'éducation est impraticable dans la plupart de ses parties, est-il raisonnable de laisser, avec ce philosophe, un enfant arbitre de toutes ses actions jusqu'à un âge avancé ; d'attendre jusqu'au-delà de la puberté pour lui parler des dogmes qui doivent diriger sa conduite et protéger ses mœurs ? N'est-il pas absurde de ne vouloir combattre un ennemi que lorsqu'il est devenu plus redoutable ? La religion nous fournit assurément les armes les plus puissantes pour attaquer les passions, mais que cet auxiliaire est faible lorsqu'elles ont établi leur trône dans le cœur de l'homme !

La vie ne peut pas prospérer également dans tous les êtres d'une même espèce et avec la même conformation extérieure ; ils n'arrivent pas tous au même degré de développement. Il en est de l'homme

comme de la plante : la nature doit fournir le fond dans l'un et dans l'autre. Or, de même que le propriétaire d'un champs y ferait travailler vainement si le terrain n'était par propre au genre de production qu'il en prétendrait retirer, de même, sans doute, il peut exister des êtres disgrâciés que les soins les plus constans et les mieux raisonnés ne seraient point capables de rendre forts et robustes. Mais si l'on ne peut nier que quelquefois la nature ne soit rebelle aux efforts de l'art, il faut convenir aussi que, plus souvent encore, l'incurie ou les préjugés entravent la nature et la forcent de végéter. La longévité, si rare parmi nous, était le partage des premiers habitans de la terre, parce que, plus simples et moins présomptueux, ils étudiaient mieux les desseins de la nature et ne méprisaient point autant ses salutaires impulsions. Les générations actuelles descendent des générations de ces âges d'innocence; mais en traversant les siècles, les races en ont adopté les erreurs, et à force de métamorphoses, l'homme, en s'éloignant du type primordial, est déchu de ses avantages primitifs. Essayons de l'y ramener en rectifiant au moins quelques-unes des fautes qu'il commet journellement dans l'usage des choses nécessaires à la vie.

Il est impossible de donner, dans un écrit de la nature de celui-ci, des conseils qui conviennent généralement à tous les hommes. La différence des constitutions et de la carrière que chacun doit parcourir, en emmène une nécessairement dans la manière de les élever. Un être faible et mal formé ne doit pas être traité comme un individu fort et bien constitué. Puisque, dans le monde moral et civilisé, il ne s'agit pas seulement de songer à la conservation du corps, mais qu'il devient nécessaire de s'occuper aussi du perfectionnement des facultés intellectuelles, le nouveau-né des hautes classes ne ressemble plus à l'enfant du paysan: les circonstances environnantes qui doivent influer sur eux ne sont pas les mêmes : les mêmes préceptes ne sauraient donc leur être également applicables. Mais outre ces variétés tirées de la constitution et du but social, il en est d'autres, plus importantes encore, qui ressortent de l'âge, et c'est à celles-ci que je rattacherai

la division de mon travail. Le même individu, considéré aux différentes phases de l'existence, réclame souvent des soins tout contraires. La nourriture de l'enfant serait insuffisante pour l'adulte, et les mets de celui-ci ne peuvent pas être ceux du vieillard. Les précautions qu'exige la délicatesse du premier âge, par rapport aux variations de l'air, deviennent inutiles lorsque le corps est arrivé au complément de ses forces. Si nous étudions la vie dans les phénomènes généraux de l'organisation, nous la voyons distinctement partagée en trois grandes périodes : celle d'accroissement, celle de l'état stationnaire, et enfin celle du décroissement ou de la détérioration. Partons de cette division.

PREMIÈRE PÉRIODE. *Accroissement.*

Les deux époques extrêmes de la vie nous touchent par leur faiblesse, à l'une nous portons tout l'intérêt qu'inspire l'espérance; la gratitude nous attache à l'autre. L'enfant entre dans la carrière qu'il doit embellir de ses talens et de ses vertus; le vieillard va bientôt en sortir, après avoir payé son tribut d'utilité. La débilité de l'être naissant, les dangers qui entourent son berceau, les grâces naturelles qui l'accompagnent, la naïveté de son langage, quelles circonstances plus propres à nous intéresser vivement à son sort ! Abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins : faible et dépourvu de tout en sortant des mains de la nature, il a besoin d'une force et d'une assistance étrangères. La nature développera ses facultés et ses organes, mais elle devra être aidée par l'éducation. Celle-ci nous façonne comme la culture façonne les plantes; et s'il est vrai de dire qu'un arbre grandit ou reste faible par la vigilance ou la paresse de de la main qui le soigne, l'on peut assurer également que l'homme aussi se perfectionne ou se dégrade au moral comme au physique par les soins ou l'incurie de ceux qui l'élèvent. Un père, quand il engendre, ne fait qu'une partie de sa tâche; il doit des hommes à son espèce; la société réclame de lui des hommes sociables, l'État des citoyens utiles. Que cette triple tâche est souvent mal remplie ! La phi-

losophie n'a plus à élever la voix, au moins dans nos états civilisés, contre tant d'usages inhumains qui, depuis l'origine des peuples, ont assujetti l'homme naissant aux préjugés de l'ignorance ou d'une politique cruelle : de nos jours on ne précipite plus l'enfant qui vient d'ouvrir les yeux à la lumière dans les eaux d'un fleuve ou d'une mer, pour expérimenter, par cette épreuve barbare, s'il aura ou non des droits à la vie; de nos jours, et dans nos contrées, on ne pétrit point la tête du nouveau-né pour lui donner une forme plus convenable aux caprices du goût; mais de nos jours encore, et chez le peuple le plus civilisé, d'absurdes raisonnemens assujettissent les premiers temps de la vie au joug d'une multitude de pratiques dangereuses...

C'est à vous, tendre mère, que la nature commet les premiers besoins de l'être dont vous venez d'enrichir la société! Votre sang, votre propre substance ont été les siens, pendant qu'il vivait au-dedans de vous : il appelle désormais d'autres moyens de réparation et d'accroissement; mais c'est encore en vous-même qu'il peut les trouver. C'est dans votre lait qu'il doit immédiatement puiser l'aliment léger que réclament ses organes débiles. N'allez point le confier à des mains étrangères : une nourrice mercenaire, ne lui portant qu'un intérêt sordide, ira-t-elle au-devant des nombreux périls qui le menacent de toutes parts? Ah! craignez que le gage que vous venez de donner à un époux chéri, au prix de tant de peines, ne soit exposé par elle à l'action de mille causes capables d'empoisonner son existence! Craignez qu'elle ne fasse germer dans son cœur, si facile à impressionner, des passions funestes qui lui feraient courir par la suite les chances les plus terribles!

Il n'est pas indifférent pour un enfant d'être nourri du lait de celle qui l'a fait naître ou d'une mère étrangère. Il vaudrait mieux assurément qu'il fût allaité par une nourrice en santé que par une mère malade; et c'est là une circonstance qui doit motiver l'allaitement mercenaire. Mais la question doit-elle s'envisager seulement sous le rapport physique? Non sans doute. Un enfant n'a pas moins besoin

des soins de sa mère que de sa mamelle. D'autres femmes, des bêtes même, pourraient lui donner le lait qui doit être son premier aliment; mais la tendresse maternelle ne se supplée point. Et d'ailleurs, ne résulte-t-il pas de cet usage un inconvénient assez grave pour ôter à toute mère sensible l'idée de faire nourrir son enfant par une autre? celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour elle est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir; car il est naturel que là où il a trouvé les soins d'une mère, il rapporte les sentimens d'un fils.

En France, depuis le milieu du dernier siècle, l'allaitement maternel a pris un accroissement notable dans la haute classe de la société. Honneur à ces mères qui ont su braver l'empire de la mode, et remplir au milieu des clameurs de leur sexe, avec une vertueuse intrépidité, ce devoir si doux que la nature leur impose! Puisse leur nombre augmenter encore par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent! Un attachement solide et constant de la part de leurs maris; une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans; l'estime et le respect du public; une santé ferme et vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles et citer en exemple à celles d'autrui... Afin de mettre plus d'ordre dans ce que j'ai à dire de cette première période de la vie, je vais la considérer sous quatre points de vue principaux; 1°. dans l'organisation proprement dite, 2°. dans sa nourriture, 3°. dans les objets qui l'environnent, 4°. dans les exercices qui lui conviennent.

I. Il est, à coup sûr, de la première importance d'examiner les dispositions qu'apporte un enfant en arrivant à la vie. Tel est d'une force ou d'une grandeur moyenne, et tel a trop ou trop peu de volume. Celui-ci est né avec beaucoup de vivacité, et celui-là en offre peu Les affections héréditaires doivent aussi fixer l'attention, parce qu'elles peuvent faire concevoir dès l'abord, sur quel principe il convient de diriger les soins. Un rachitique demande d'autres précautions que le

fruit d'une mère ou d'un père affectés du mal vénérien (1). Il faut examiner ensuite de quelle manière s'effectue le développement de l'économie générale : si la croissance rétablit la proportion chez celui qui avait reçu de la nature une partie très-développée relativement au reste du corps, ou si elle ne trouble point l'équilibre chez tel autre qui était sorti bien fait du corps de sa mère.

Dans les premiers temps de la vie l'accroissement se fait d'une manière rapide. A peine quelques mois se sont écoulés, et l'enfant bien constitué a déjà acquis un volume et des forces remarquables. Cependant une révolution orageuse s'avance contre lui, et c'est la nature qui va lui livrer ce premier assaut. Les dents, pour percer la membrane alvéolaire, occasionnent presque toujours de vives douleurs. Cette époque est justement appelée critique : près de la moitié des enfans y trouvent le trépas. La médecine se voit comme réduite à une stérile contemplation. Quelques praticiens, trop condescendans pour les idées du vulgaire, ne voient dans ces premiers désordres de la vie que des affections vermineuses, et prodiguent les anthelmintiques, mais le plus souvent sans aucun fruit. Il me semble que les phénomènes morbides de la dentition doivent être presque toujours sous la dépendance du système nerveux, très-développé à cet âge ; il serait donc plus rationnel et plus avantageux, sans doute, de faire une médecine antispasmodique. Mais plus fréquemment encore, il faut laisser agir la nature et rester avare de remèdes.

Lorsque les enfans ont franchi cette dangereuse époque, et qu'ils se sont en quelque sorte habitués à la souffrance, c'est alors, je crois, qu'il conviendrait le mieux de les vacciner. A ce temps la nature, n'étant occupée d'aucun travail particulier, si je puis m'ex-

(1) Cette proposition vraie, en tant qu'elle exprime une idée générale, peut être fautive si on l'applique à toutes les individualités. Très-souvent, de parens atteints de syphilis, naissent des enfans qui n'offrent aucun symptôme de cette affection, et dont les scrophules et le rachitisme sont le fréquent et funeste apanage.

primer de la sorte, l'art doit la trouver favorablement disposée à recevoir ses salutaires influences. Plutôt, aux douleurs de la vaccine, qui ne sont jamais bien vives, il est vrai, peuvent se joindre assez souvent celles de la dentition : plus tard, on aurait peut-être perdu un temps précieux, et exposé la vie d'un enfant. Que doit penser un esprit philosophe de ces parens, qui, barbares par préjugés, refusent à leurs enfans les bienfaits de la vaccine, et préférent livrer ces intéressantes victimes à la plus hydeuse des maladies..? Les résultats de chaque jour ne devraient-ils pas faire tomber leur absurde raisonnement ? Si dans quelques cas rares, nous n'avons pu prévenir la variole par la vaccine, quand est-ce que nous avons provoqué d'autres maladies, en préservant de celle-là ? Les sages mesures que les gouvernemens mettent en usage, pour généraliser la vaccination, atteindront le but vers lequel les médecins n'ont cessé de dirige l'attention des chefs de l'état et des pères de famille, et prouveront à nos injustes détracteurs la réalité et l'importance d'une découverte qu'ils ont osé taxer de chimère.

II. Avec la vie commencent les besoins. Le corps s'épuise sans cesse; il faut que sans cesse il soit renouvelé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance, le choix n'est point indifférent. Tout n'est pas aliment pour l'homme; et des substances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou moins convenables, selon sa constitution individuelle, le climat qu'il habite et l'état particulier de ses organes digestifs. Au nouveau-né il faut une nourriture analogue à sa faiblesse : il faut qu'il soit allaité. Si la mère peut remplir ce devoir, la vie de son enfant est déjà bien plus assurée; mais, s'il est nécessaire de recourir à une nourrice étrangère, voyons quelles conditions elle doit réunir.

La première de ces conditions, la plus indispensable sans doute, est qu'elle soit bien portante; mais seule, elle ne suffirait point. Il importe aussi d'avoir égard à l'âge du lait. Dans la femme qui vient d'accoucher, ce liquide est tout à fait séreux, il a quelque chose de

laxatif qui purge les restes du méconium épaissi dans les intestins. Peu à peu il prend de la consistance et fournit une nourriture plus solide à l'enfant devenu plus fort pour le digérer. Ce n'est assurément pas sans motif que, dans les femelles de toute espèce, la nature échange la consistance du lait, selon l'âge du nourisson. Il faudrait donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouveau-né; mais la chose est rarement possible. On a cherché à suppléer à l'effet purgatif du premier lait, en faisant avaler à l'enfant un peu de miel mis en solution dans de l'eau tiède ou dans du lait. Une telle pratique est, dit-on, très-avantageuse. Je doute beaucoup toutefois que cette boisson artificielle remplisse parfaitement le même objet que le lait séreux de la mère, et je voudrais, à part le cas de maladie grave, qu'elle donnât à téter à son enfant les premiers jours, avant de le confier à une étrangère, accouchée depuis quelque temps.

La personne destinée à nourrir un enfant ne doit pas être moins saine de cœur que de corps : l'intempérie des passions peut, comme celle des humeurs altérer son lait, et le lait pourrait être bon d'ailleurs et la nourrice se trouver mauvaise. Si elle est vicieuse, on ne peut pas affirmer que son nourrisson contractera tous ses vices; mais il est certain qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zèle et de la patience, de la douceur et de la propreté? Si elle est gourmande, intempérante, ne peut-elle pas gâter son lait? Si elle est emportée ou négligente, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux, qui ne peut ni se défendre ni se plaindre? Les anciens avaient bien senti l'importance du choix d'une bonne nourrice. Aussi, après avoir allaité des enfans de leur sexe, chez quelques peuples, elles ne les quittaient plus. Cette recompense accordée à leurs soins, devait être un puissant mobile pour les rendre attentives à ne rien négliger.

Les nourrices doivent être tenues à un bon régime : il faut qu'elles prennent des alimens plus substantiels sans changer tout à fait cependant leur manière de vivre. Un changement prompt et total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé. Les paysannes

mangent moins de viande et plus de légumes que les femmes de la ville. Ce régime végétal paraît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons de la ville, on leur donne des pots-au-feu, dans l'idée que le potage et le bouillon de viande leur font un meilleur chyle et fournissent plus de lait. J'ai de la peine à croire cette opinion fondée, lorsque l'expérience journalière nous montre les enfans ainsi nourris, plus sujets aux coliques et à la diarrhée que les autres. Tout le monde convient d'ailleurs, que le lait des femelles herbivores est plus doux et plus bienfaisant que celui des carnivores. Il se peut, comme l'ont avancé des écrivains naturalistes, que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais est-il démontré que le lait aigri soit une nourriture malsaine? Certains peuples Arabes, qui n'en ont pas d'autre, s'en trouvent fort bien.

Je pense donc, qu'au lieu de changer les alimens d'une nourrice, il suffit de les lui donner plus abondans et mieux choisis dans leur espèce. Ce n'est pas par la nature des mets que le maigre échauffe, c'est leur assaisonnement seul qui peut les rendre malsains. En n'assaisonnant les légumes cuits à l'eau que lorsqu'ils paraissent sur la table, et évitant de les charger d'épices, le maigre, loin d'échauffer la nourrice, peut lui fournir du lait en abondance et de la meilleure qualité. Puisque le régime végétal est le meilleur pour l'enfant, il ne doit pas être contraire à celle qui le nourrit.

Mais un enfant ne doit pas trouver dans le lait maternel une nourriture toujours suffisante. Il se peut même que, dès les premiers instans de la vie, il se rencontre dans des conditions telles, que cet aliment, le plus approprié à sa nature, sans contredit, ne puisse point lui être fourni. Tel est souvent le triste sort de ces malheureux fruits de l'amour, qui deviennent orphelins au jour de la naissance. La charité publique a ouvert des asyles à ces innocentes victimes du crime de leurs parens; mais ces maisons se trouvent quelquefois tellement encombrées, qu'il est impossible de donner des nourrices à tous. On a dû songer de bonne heure à suppléer par un allaitement arti-

ficiel à l'allaitement naturel devenu impossible, et à exercer les enfans à tirer une partie de leur alimentation d'autre part que du lait d'une mère. Pour cela, on a eu recours aux bouillies; mais il est maintenant reconnu que ce n'est pas une nourriture fort saine. Dans la bouillie, la farine est moins cuite que dans le pain, et de plus elle n'a pas fermenté. La panade, la crême de ris, me paraissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de brûler un peu la farine auparavant. Le bouillon de viande et le potage ne doivent être donnés qu'avec beaucoup de réserve, et jamais dans les temps voisins de la naissance. Ils demandent une force de digestion fort rare à cet âge.

Cependant les arcades alvéolaires se couvrent de quelques dents, et toute l'économie a acquis un développement marqué La nature fait entendre par là que désormais le petit individu ne sera plus restreint à user seulement d'alimens liquides, mais qu'il en peut assimiler d'une plus grande densité; en d'autres termes, qu'il est temps de le sevrer. On appelle *sevrage*, l'opération qui consiste à déshabituer l'enfant de l'usage du lait maternel. Il ne peut pas être établi des règles invariables pour fixer l'âge précis auquel il convient de sevrer les enfans : tant de raisons, tirées de la constitution individuelle et des circonstances environnantes, peuvent exiger des variations à cet égard; on peut dire néanmoins que c'est en général du huitième au douzième mois. On les sèvre communément trop tôt, sans faire assez attention à l'état des arcades dentaires. Il faut, dans tous les cas, attendre que le corps soit assez développé pour pouvoir faire les frais d'une digestion plus laborieuse que celle du lait, et il importe surtout de l'avoir déjà emmené par degrés à user d'autres alimens. Si le sevrage réussit mieux dans une classe moins élevée de la société, c'est peut-être par la plus grande uniformité et le peu de contrainte qui règne dans la première éducation.

Il fut un temps où l'on croyait ne devoir donner de la viande à un enfant qu'après la petite vérole; un autre où cet usage était regardé comme un préjugé, et où l'on recommandait trop une nourriture

animale. On s'est rarement donné la peine de distinguer les constitutions et d'établir des règles d'après un principe. On est aujourd'hui revenu de l'abus des viandes dans le bas âge; mais ce qui est toujours difficile à déterminer à mesure que l'enfant grandit, c'est de savoir jusqu'à quel point on doit le tenir à une nourriture uniforme ou l'habituer à digérer de tout. Un objet plus essentiel à considérer, c'est d'avoir soin que son palais ne se familiarise qu'avec des saveurs peu relevées, et ne se forme point un goût exclusif. Les gens aisés étant habitués de bonne heure à une nourriture plus légère, les voies de la digestion se trouvent chez eux avoir moins de force, et la nutrition ne se fait plus dès le bas âge comme chez l'enfant du paysan. L'hygiène a cherché qu'elle est la partie nutritive par excellence, au lieu d'examiner quelle est l'espèce de nourriture propre à favoriser le développement de tel organe, de telle fonction ; et cependant on ne peut s'empêcher d'attribuer, au moins en partie, à la diversité des alimens, les différences que l'homme présente dans les divers climats, les diverses nations, et les diverses classes de l'homme social. Ce théorème devient plus compliqué, à mesure que la nourriture devient plus variée par le commerce, plus mélangée par l'art culinaire; et la difficulté s'accroît encore lorsqu'il s'agit des écoles publiques, où un grand nombre d'enfans sont assujétis au même régime...

III. En sortant du corps de sa mère, l'enfant se trouve en contact avec l'air atmosphérique, fluide nouveau pour lui, mais avec lequel il sera désormais toujours en rapport, jusqu'à ce que la mort le précipite dans le tombeau. C'est surtout dans les premiers instans de la vie que l'air agit sur notre constitution. Dans une peau délicate et molle, il pénètre par tous les pores, affecte puissamment le corps naissant et lui laisse des impressions qui ne s'effacent plus. Puisque ce fluide n'intéresse pas seulement le nouveau-né comme corps ambiant, mais qu'il doit de plus concourir à une des fonctions les plus importantes de son économie, il importe sans doute d'en rechercher les propriétés, d'en étudier la nature dans les diverses

localités. Personne ne conteste qu'il ne soit infiniment plus riche, plus dégagé de toute effluve malfaisant, partout où de grandes réunions ne viennent l'appauvrir ou le vicier. Il serait donc très-avantageux que dans les villes, quand on est obligé de recourir à une nourrice mercenaire, on la laissât à la campagne, au lieu de la faire venir dans une chambre. L'entassement est nuisible à l'espèce humaine. Les infirmités du corps et de l'esprit sont le résultat inévitable des grands rassemblemens. Les villes peuvent être regardées comme les gouffres de la société. Au bout de quelques générations, les races y périssent ou dégénèrent. Il devient nécessaire de les renouveller ; et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Quand on le peut, il est donc de la plus haute importance de faire vivre les enfans loin des lieux trop peuplés. Dans la solitude des champs, ils trouveront la vigueur que les auteurs de leur jours ont perdue dans l'air malsain des cités.

L'influence des climats, des saisons, des hauteurs, des plaines, des vallées, des gorges, des rivières et des marais, des chambres et des ateliers; les corps de toute espèce avec lesquels l'enfant se trouve en contact; les vêtemens dont on le couvre, sont autant de sujets d'hygiène générale, dont il faut faire des applications individuelles, selon les besoins particuliers. La constitution spéciale d'un enfant peut seule indiquer jusqu'à quel degré il convient de l'accoutumer à tout, et les circonstances diverses où il pourra se trouver à un certain âge, décideront s'il faut l'habituer à telle influence plutôt qu'à telle autre.

Après la naissance, on est communément dans l'usage de laver le corps avec de l'eau tiède. On a avancé que cette précaution de faire tiédir l'eau n'était pas indispensable; que le bain froid devait fortifier l'organisme; Mais l'expérience a montré que dans nos climats, il y avait du danger à le tenter. Il faut souvent laver les enfans ; leur malpropreté en atteste le besoin : en se contentant de les essuyer, on déchirerait leur peau délicate. A mesure qu'ils se renforcent, on peut diminuer par degrés la température de l'eau, jus-

qu'à ce qu'enfin on les lave, été et hiver, à l'eau froide. Cet usage du bain, une fois établi, il serait avantageux de le garder toute la vie. Je le considère non-seulement sous le rapport de la propreté et de la santé actuelle; mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexile la texture des fibres, et les faire céder sans effort et sans risques aux divers degrés du chaud et du froid.

En s'habituant à supporter les différentes températures de l'eau, l'homme deviendrait presque insensible à celles de l'air; et comme il est destiné à vivre continuellement dans ce milieu, il est pour lui de la plus grande importance de se former de bonne heure à ressentir sans accident ses diverses variations. On voit tous les jours les enfans du paysan et ceux du bas peuple des grandes villes s'exposer impunément à toutes les rigueurs du froid, à l'humidité, au soleil, à un air quelquefois empesté par les exhalaisons de toute une famille, ou habitant une chambre chauffée outre mesure, et souvent même avec les bestiaux. Chez le riche, prodigue de soins inutiles envers les siens, on ne peut guère les faire sortir sans danger en toutes saisons.

Ces modifications, qui résultent de l'état d'un enfant et du but pour lequel il est destiné, méritent de la part des parens et de ceux qui s'occupent de former l'enfance, plus d'attention qu'on ne paraît y en mettre communément. Il est fâcheux que, dans la haute classe de la société, la médecine ait moins à s'occuper du développement des enfans forts que de la conservation des enfans faibles.

Qu'une mère s'abuse, lorsque portant les soins jusqu'à la minutie, elle fait de ses enfans ses idoles! C'est nourrir leur faiblesse que de chercher trop attentivement à les garantir des atteintes légères. On ne peut pas espérer de les soustraire aux lois de la nature, et pour quelques incommodités dont on les préserve un moment, que d'accidens et de périls n'accumule-t-on point sur leurs têtes! Trop de faiblesse pour les enfans les gâte au physique comme au moral; et assurément il en meurt un bien plus grand nombre parmi ceux qui sont élevés trop délicatement que parmi les autres. L'histoire nous peint

les Perses sous Cyrus, pleins de force et de vigueur, parce que dès le bas âge, on endurcissait leurs corps aux intempéries des saisons et à la fatigue. Aussi dans l'espace de trente ans, ils conquirent depuis la Méditérannée jusqu'à l'Indus. Sous Xercès et les princes qui lui succédèrent, nous les voyons pusillanimes et dégénérés, parce qu'au lieu de suivre la sage coutume de leurs ancêtres, ils apprirent à leurs enfans à vivre dans la mollesse et dans le luxe. Pourquoi, dans ces contrées où se développa jadis tant d'énergie, règne-t-il aujourd'hui une inertie aussi profonde? Pourquoi les descendans de ces Parthes qui furent les riveaux indomptables de Rome, vivent-ils de nos jours servilement pliés sous le joug d'un gouvernement despotique? Pourquoi Rome elle-même, cette maitresse du monde, perdit-elle en si peu d'années le fruit de tant de conquêtes? L'histoire nous l'a révélé : c'est parce que ses empereurs ne menèrent aux combats qu'une jeunesse délicate, élevée à toutes les commodités de la vie; au lieu de ces légions invincibles que les consuls allaient recruter au sein de la fatigue et de la pauvreté, genre de vie dont ils donnaient souvent eux-mêmes le précieux exemple. Et cette Grèce moderne, que la tyrannie à fait sortir enfin de sa torpeur, pourquoi avait-elle resté si long-temps avilie sur les ruines de Sparte et d'Athènes, dans les champs de Marathon et des Thermopyles? N'est-ce point parce que devenue par le sort la guerre, l'esclave d'un peuple voluptueux, ses enfans en avaient contracté la molesse et l'inertie.

C'est la nature elle-même qui nous apprend à ne pas chercher à dérober les enfans à toutes les sensations pénibles qui viennent affecter leurs sens et leurs organes. Elle les excerce continuellement, elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espèce; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps; le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on peut lui donner impunément telle direction qu'il plaira; mais quand une fois il est dans sa consistance, tout altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des change-

mens que ne supporterait point un homme fait. Les fibres du premier molles et fléxibles prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'adulte plus endurcie ne changent qu'avec violence ce pli quelles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie et sa santé ; et quand il y aurait quelque risque, encore ne faudrait-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, on ne peut mieux faire que de les rejeter sur le temps de la durée ou ils sont le moins à craindre. Un enfant devient plus précieux en avançant en âge : au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coutés ; à la perte de la vie, se joint en lui le sentiment de la mort. Armons-le contre les maux de la jeunesse avant qu'il y soit parvenu. Ce serait un raisonnement défectueux que de prétendre épargner quelques maux à l'enfance, pour les multiplier sur l'âge mûr.

IV. Le corps acquiert son développement presque complet dans la première ou la seconde enfance. Il faut donc alors chercher à seconder la nature dans ce but essentiel par tous les moyens capables d'y conduire. Une alimentation convenable est sans contredit le lévier le plus puissant, mais seul il ne suffirait point. L'enfant le mieux nourri et entouré des soins les plus assidus, n'aurait souvent qu'une existence végétative, si l'exercice, en donnant aux puissances motrices la force et la vigueur qui leur manquent, ne venait aussi entraîner les grandes cavités splanchnique a agrandir leurs dimensions, et les viscères qu'elles renferment, à donner à leur jeu plus de ressort et d'ensemble. Mais pourquoi faut-il que la coutume et les préjugés viennent encore ici entraver la nature ? De tout temps la raison à proclamé que le mouvement est nécessaire à notre corps, et cependant l'on veut enchaîner l'homme presque avant de naître. A peine il apparaît à la vie, qu'au lieu d'entourer son corps de langes flottans et larges, qui laissent les membres en liberté, ou le garotte dans un maillot. C'est en vain que les naturalistes et les médecins ont élevé la voix contre cet usage dangereux, inventé par la pares-

se. Il règne malheureusement encore et dans la haute société et chez l'habitant des chaumières.

S'il restait libre, l'enfant pourrait prendre de mauvaises situations, ou se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de ses membres... Tel est le misérable sophisme que l'on rabache tous les jours en faveur du maillot. Mais l'expérience ne dément-elle pas ce vain raisonnement? Il faut connaître bien peu les lois de notre organisation pour soutenir un pareil paradoxe! Les enfans des peuples livrés à d'autres usages éprouvent-ils quelqu'un de ces prétendus inconvéniens? Non assurément. Ils ne sauraient donner aux mouvemens une force dangereuse; et quand ils prennent une mauvaise position, la douleur ou l'instinct les avertissent bientôt d'en changer.

En les tenant dans la contrainte, l'impulsion des parties internes trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle leur demande. L'enfant se livre à des efforts inutiles qui épuisent ses forces, ou retardent leurs progrès. L'inaction, l'immobilité des membres ne peuvent que ralentir la circulation du sang et des autres liquides, empêcher l'accroissement et altérer la constitution. Et cette gêne pénible ne doit-elle pas aussi influer sur leur tempérament et sur leur caractère? Puisque leur premier sentiment est un sentiment de peine, qu'ils ne rencontrent qu'obstacles aux mouvemens dont ils ont besoin, n'est-il pas naturel qu'ils crient, qu'ils s'irritent, qu'ils se plaignent du mal qu'on leur fait? Quand leurs sensations sont agréables, ils en jouissent en silence; ils sont calmes et ne se fâchent point; quand elles sont pénibles, ils le font connaître dans leur langage, et demandent du soulagement par leurs pleurs. Que penser de ces nourrices brutales, qui, au lieu de les flatter alors et d'essuyer leurs larmes, osent les menacer ou les battre?... En Angleterre l'usage du maillot s'abolit tous les jours. Laisserons-nous à ce peuple rival l'honneur de nous devancer encore dans la réforme d'un abus dont il serait si utile de nous dépouiller les premiers?

La gymnastique est devenue parmi nous un objet d'étude particu-

lière lorsque nous avons connu plus en détail l'importance qu'y attachaient les anciens. Peut-être ne lui avons-nous pas donné encore toute l'extension nécessaire. L'histoire nous apprend que les filles de Sparte s'exerçaient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller aux combats, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Cet usage, que je ne prétends envisager cependant que sous le rapport hygiénique, était excellent pour donner au sexe un bonne constitution. On sait d'ailleurs que l'aisanse de leurs vêtemens ne gênait pas le corps? qu'il pouvait se développer librement et acquérir ces belles proportions que nous admirons dans leurs statues. Les femmes de Lacédémone nous sont représentées sous des traits nobles et majestueux; mais aussi elles ignoraient l'usage de ces corps-de-baleine, par lesquels les nôtres contrefont leur taille et ruinent leur santé. Il est incontestable que cette funeste coutume amène un grand nombre de phthisies parmi les jeunes personnes, en s'opposant à l'expansion de la poitrine, et tenant les viscères thoraciques et abdominaux dans un état de gêne. Mais c'est malheureusement un de ces abus contre lesquels la médecine réclamera toujours en vain, parce qu'il a sa source dans la vanité.

Notre éducation privée, et nos écoles particulièrement, ont bien gagné depuis qu'on favorise les jeux pendant les heures de recréation, et qu'on a banni de l'enseignement ce pédantisme vétilleux qui assujettissait l'enfance à un sérieux ridicule. Comme l'exercice des sens et de la voix devient tous les jours d'une plus grande importance dans la société; il est nécessaire d'examiner l'étendue et les bornes des facultés, afin de régler autant qu'il est possible leur influence sur le reste du corps. C'est ainsi que le chant, dans les très-jeunes personnes, pourrait quelquefois, en fatiguant les poumons trop peu developpés pour des exercices pénibles, entraîner de tristes affections de ces organes. Puisque l'instruction s'est aussi plus répandue, et que l'étude des sciences et des lettres, réservée autrefois pour un âge plus avancé, est entrée déjà pour beaucoup dans les écoles secondaires, l'exercice précoce des facultés intellectuelles doit

exercer sur l'économie une action qui mérite le plus sérieux examen de la part des parens et des instituteurs. Tel enfant a pour l'étude un goût désordonné; son imagination ardente ne trouve du plaisir qu'au sein de la lecture : pour elle il dédaignerait tous les jeux de son âge, et même quelquefois oublierait de manger au besoin. Il faut le retenir. Tel autre éprouve une répugnance invincible à la vue des livres, à la seule idée de l'étude; il serait dangereux pour sa santé d'attaquer de front cette antipathie; il faut l'engager progressivement, le leurrer en quelque sorte par l'espoir des récompenses. Il suffit d'ouvrir l'ouvrage de l'immortel *Cabanis*, pour demeurer convaincu de quelle importance il est pour le physique que le moral soit ménagé. Telles sont les réflexions importantes qui se présentent à l'esprit du médecin qui considère en philosophe les premiers temps de la vie.

DEUXIÈME PÉRIODE. *État stationnaire.*

En faisant l'analyse des nombreux dangers que l'homme court dans le premier âge, presque toujours nous en avons trouvé la source hors de lui-même. En signalant les erreurs de ses premières années, nous avons dû les rapporter à ceux qui soignent son enfance, les attribuer à des causes indépendantes de sa volonté. A mesure que nous allons avancer dans cet examen, nous le verrons devenir lui-même l'artisan de sa ruine. Arrivé à l'époque de la puberté, il n'a presque plus rien à craindre des corps extérieurs, avec lesquels il doit demeurer en rapport. Ses facultés digestives ont acquis assez de force pour assimiler à sa propre substance les substances destinées à le nourrir; les sens et la raison peuvent lui faire connaître quels corps il lui importe d'éviter, et quels sont ceux qu'il doit assujétir à ses besoins; ses organes locomoteurs sont capables d'exécuter les ordres de la volonté, de repousser tout ce qui pourrait lui nuire, et d'attirer ce qui peut être utile ou nécessaire. Presque tous les dangers que court désormais son existence ressortent de lui-même, de ses passions, dangereux satellites qui le suivent partout. Il est vrai que l'auteur des choses, en lui

donnant des penchans sans mesure, lui a départi en même temps la loi pour les régler ; en le livrant à des désirs immodérés, il a joint à ses désirs la pudeur pour les contenir, et la raison pour les gouverner; mais trop souvent il arrive que cette raison est méconnue, et que sur ses ruines les passions établissent leur trône dangereux.

Dans le premier âge, les deux sexes n'ont présenté aucun caractère extérieur qui les distinguât : même teint, même voix, mêmes goûts, tout était égal. Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance ; il en sort au temps prescrit par la nature, et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences sur l'avenir. Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes. Un changement marqué s'observe dans le caractère et dans les goûts de l'individu. Jusque-là docile, il devient alors sourd à la voix qu'il écoutait auparavant; les yeux, ces organes de de l'âme, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent maintenant un langage et de l'expression. Un feu naissant les anime. Leurs regards, plus vifs, ont encore une sainte innocence; mais ils ont perdu leur première imbécillité : voilà pour les traits moraux. Le physique subit aussi ses métamorphoses : les organes de la génération acquièrent à cette époque un développement rapide. La voix du jeune garçon devient tout à coup mâle et sonore. On ne lui trouve plus ce timbre de douceur qui devient l'apanage exclusif d'un sexe plus aimable. Et tandis que sur la poitrine de la jeune pubère s'élèvent deux seins arrondis, éminences gracieuses, qui ne contribuent pas peu à lui assurer l'empire de la beauté, le visage du compagnon des jeux de son enfance se couvre d'un duvet qui lui imprime à jamais son air de virilité.

Ce passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la nature qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens et la nourriture, et, dans les peuples, selon les climats et le degré de civilisation. Dans toute l'espèce humaine les femmes deviennent pubères plutôt que les hommes; et nous observons chaque jour que

les tempéramens ardens sont formés avant les autres. Dans les contrées méridionales, et sous l'influence des climats tempérés, les deux sexes sont plutôt nubiles que dans les pays du nord et sous les zones glaciales. A la ville et chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des alimens succulens et copieux arrivent plutôt à cet état: à la campagne et dans la classe indigente, ils sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal et fort peu nourris. Mais une observation plus générale et plus sûre que celle de l'effet des climats et des autres causes que nous venons d'apprécier, c'est que la puberté et la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits et policés que parmi les nations ignorantes et barbares. Il faut avoir vécu chez des hommes grossiers et simples pour connaître jusqu'à quel point une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. On y voit les deux sexes, livrés à la sécurité de leur cœur, prolonger dans les fleurs de l'âge et de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, et montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs.

Qu'un pays est heureux lorsqu'il y règne une telle simplicité ! L'ingénuité des mœurs est plus précieuse que les grandes richesses; c'est elle qui fut dans tous les temps la plus grande force des empires, et dont l'absence marqua toujours leur décadence prochaine (1). Que cette leçon de l'expérience des générations qui ne sont plus ne soit pas

(1) .. Dieu ne plaise que j'aie ici la prétention ridicule de panégyriser l'ignorance et détracter l'état social ! Je suis loin de vouloir attribuer à l'homme de la nature une supériorité absolue sur l'homme civilisé : je suis loin de consacrer cette philosophie morose qui, prêchant l'inutilité des sciences et des arts, proscrivant le talent et la richesse, regarderait comme un triomphe précieux de pouvoir faire rétrograder les siècles, et ramener les sociétés à ce qu'elle appelle *état de nature primitive*..... Mais né à la campagne, ayant senti mon cœur s'ouvrir aux premières impressions du plaisir, au milieu des amusemens champêtres, n'est-il pas naturel, puisque le sujet m'y conduit, que je tourne un regard de complaisance vers ces lieux solitaires et chers où coulèrent les plus beaux jours de ma vie !!!

perdue pour les générations qui les ont remplacées ! Souvenons-nous que si l'âge qui succède à l'enfance est la saison des grâces et des amours, plus cette saison est riante, moins elle est durable. Il n'y a point de fontaine de Jouvence, ni de Jupiter qui puisse rajeunir nos Titons, ni peut-être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien. Le jeune homme est assurément dans la période la plus aimable et la plus brillante de la vie ; le sang qui fermente dans ses veines le rend sensible aux impressions de la morale et de la vertu, aux douceurs de l'amitié et de tout ce qui attendrit l'âme. Mais n'est-ce pas alors aussi que, plus téméraire, il se confie légèrement et sans précautions, qu'il fait des entreprises au-delà de sa portée, et que son imagination animée, lui présentant une foule de chimères, il se précipite après elles, semblable à un coursier fougueux qui ne veut ni s'arrêter, ni tourner? Heureux s'il n'oubliait pas que ce midi, cette belle époque de sa carrière, si justement vantée, n'est qu'une fleur presque aussitôt flétrie qu'elle est éclose ! Heureux s'il rappelait toujours à son esprit, au milieu de la jouissance, que ces plaisirs qui voltigent à ses côtés, cette force, cette santé, cette joie, sont des avantages fragiles qui s'évanouissent comme un songe agréable; qu'il n'en reste que des images fugitives, et même un cruel souvenir pour celui qui les a prodigués au sein d'une volupté précoce !

La puberté est sans contredit l'époque qui a le plus d'influence sur le bonheur ou le malheur du reste de la vie. Pourquoi faut-il que l'homme n'ait précisément alors ni expérience du passé, ni prévoyance de l'avenir, ni modération pour ménager le présent? Ce qui se passe tous les jours sous nos yeux nous atteste que le corps gagne ou perd de la consistance selon qu'il arrive plus tôt ou plus tard à cet état. Dans les villes, les races dégénèrent, et la jeunesse, épuisée de bonne heure, y reste faible et vieillit au lieu de grandir, comme on voit la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps languir et tomber avant l'automne. Au-dessous de la vingtième année, l'organisation a rarement acquis tout son développement. Jusqu'alors la con-

tinence est dans l'ordre de la nature, et l'on n'y manque guères qu'aux dépens de la santé. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale ; elle est d'une nécessité absolue pour apprendre à régner sur soi-même et rester le maître de ses appétits. Mais ce précepte, quelque important qu'il soit, a peu d'observateurs. A peine l'homme est débarrassé des langes de l'enfance qu'il se livre aux excès. Ici je me sens conduit par le fil du sujet à fixer un instant mon attention sur un de ces écarts du cœur humain qui plus que tant d'autres entraînent après eux des maux souvent irréparables.

Il est un temps, sans doute, où l'excrétion séminale est permise, où elle est utile, pour ne pas dire nécessaire ; mais la seule façon de vider la semence superflue, qui soit selon les vues de la nature, est celle qu'elle a établie dans le commerce et l'union des sexes, ou dans les songes voluptueux. Malgré ces sages précautions de la nature, on a vu, dans les temps les plus reculés, se répandre et prévaloir une infâme coutume, née dans le sein de l'indolence et de l'oisiveté, multipliée ensuite et fortifiée de plus en plus par la crainte de ce venin subtil et contagieux qui se communique par le commerce naturel dans les momens les plus doux. L'homme et la femme ont rompu les liens de la société, et ces deux sexes, également coupables, ont tâché d'imiter les mêmes plaisirs auxquels ils se refusaient, et y ont fait servir d'instrument leurs criminelles mains. Ces plaisirs forcés, faibles images des premiers, sont cependant devenus une passion qui a été d'autant plus funeste que par la commodité de l'assouvir elle a eu le plus souvent son effet. Je ne la considère ici qu'en qualité de médecin, comme cause d'une infinité de maladies dangereuses, souvent mortelles ; laissant aux théologiens le soin de déterminer et de faire connaître l'énormité du crime. Si je voulais présenter l'affreux tableau des nombreux accidens qu'elle entraîne, j'aurais à parcourir tout le domaine de la pathologie, car il n'est presque pas d'infirmité qui ne vienne à sa suite. Je conduirais sur le bord des tombeaux le téméraire qu'asservit un aussi dangereux penchant, et là, en présence de la

mort, je lui montrerais des milliers de victimes qui suivirent la même route. Mais je m'arrête : l'onanisme est malheureusement un de ces tristes maux auxquels est attachée une sorte d'incurabilité. Les signaler d'une manière trop nue, c'est y diriger l'attention encore davantage. Cette vérité n'a pas été assez sentie de quelques écrivains moralistes. Ils ont trop popularisé de semblables matières. En laissant ignorer à tel individu qui suit aveuglément la fougue de ses goûts que c'est sur la route du danger qu'il cherche le plaisir, le silence des auteurs aurait épargné à tel autre de sortir jamais d'une heureuse ignorance.

Pendant la puberté, les deux sexes reçoivent les forces nécessaires pour parcourir en bonne santé la carrière de la vie, et pour donner le jour à des enfans robustes ; telles sont les intentions de la nature. Pourquoi donc les voyons-nous si peu souvent remplies? Pourquoi les générations actuelles, riches de l'expérience de leurs pères, sont-elles si loin de cet état de perfectionnement où elles devraient être parvenues? C'est qu'au lieu d'utiliser les vertus des siècles écoulés, nous n'avons copié que leurs erreurs: c'est que, par un faux calcul, l'homme dépense les matériaux destinés à nourrir ses organes avant même qu'ils soient ébauchés. Loin d'imiter les Germains dont parle César, et les Gaulois qui, au rapport de Polybe, ne souffraient point qu'un jeune homme connût les voluptés de l'amour avant d'avoir atteint vingt ans, que de jeunes gens de nos jours se hâtent de goûter des plaisirs précoces, imparfaits, et empoisonnent ainsi tous ceux du reste de la vie? A quarante ans, quelquefois plutôt, ils ont perdu les facultés les plus nobles. L'âge de la vieillesse est encore loin, et, courbés sous le poids des infirmités qui le caractérisent, ils n'arrivent pas jusqu'à lui. Ils paient cher, le soir, les folies du matin, et quittent enfin une vie que troublent des reproches secrets, des regrets superflus, sans emporter dans la tombe la douce consolation de laisser, pour successeurs des enfans destinés à un meilleur sort. Fruits du libertinage, ces malheureux n'apportent à la société qu'une âme faible dans un corps détruit presqu'avant de naître, et lui sont à charge sans jamais mériter sa reconnaissanee.

Celui au contraire qui pendant l'adolescence ne prodigue pas au sein d'une volupté honteuse le précieux trésor de la santé, franchira comme un héros tous les écueils qui bordent sa carrière. Ses privations et ses sacrifices auront leur douce récompense dans le cours d'une vie longue et exempte d'infirmités. Le présent n'ira point accuser le passé, parce qu'il fut sans reproche, et il n'aura pas à craindre l'avenir. Le remord n'inquiétera point ses derniers momens, et les tristes soucis éviteront l'asile où résida toujours la vertu. Voyez ce vénérable vieillard, qui semble braver la rigueur des années : son front calme est sillonné de rides, où sont peintes les affections douces et bienveillantes de son âme. Ses traits encore pleins de fraîcheur, ses regards qui commandent le respect, vous disent comment s'est passée sa première jeunesse. Il aime à se la rappeler ainsi que les plaisirs innocens avec lesquels il trompait l'activité de ses sens. Il approche sans effort du terme où doit aboutir sa carrière, et la mort n'est réellement pour lui que le soir d'un beau jour.

Le premier moyen qui se présente pour attaquer les passions, le plus efficace sans contredit, ce serait évidemment de marier les jeunes gens qui sont en proie à des désirs ardens. Par malheur, ces désirs naissent avant la maturité du corps, et cette maturité est si importante qu'on doit tout faire pour l'obtenir. Il y a d'ailleurs tant de points d'oposition entre nos loix sociales et les droits de la nature, que pour les conciler il faut gauchir et tergiverser encore. Quel remède apporter cependant à un mal nécessaire? Puisque l'expérience nous apprend que l'âge auquel l'homme acquiert la conscience de son sexe diffère autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la nature; il faut par cette éducation, chercher à étendre autant qu'on le peut, l'ignorance des désirs et la pureté des sens. La lecture, la soliditude, l'oisiveté, la vie molle et sédentaire, le commerce des sexes, voilà les sentiers dangereux à frayer à cet âge, et qui le tiennent sans cesse à côté du péril. Il faut par d'autres objets sensibles donner le change aux sens, exercer le corps à des travaux qui le

fatiguent, afin d'arrêter l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Au moyen de ces précautions, on peut réussir quelquefois à donner à l'âge des plaisirs innocens une extension précieuse. Mais lorsque le temps est arrivé où il n'est plus possible de fausser les désirs de la nature, il faut marier les jeunes gens.

Le mariage est la pépinière du genre humain. C'est la plus simple, la plus belle de toutes les institutions. Une épouse, des enfans, quels plus tendres liens pour attacher l'homme à la vie! La nature y conduit toujours lorsqu'elle n'est point arrêtée par la difficulté de la subsistance. Le charme que les deux sexes s'inspirent par leur différence forme leur union, et la prière naturelle qu'ils se font toujours l'un à l'autre en confirme les nœuds. La jeune vierge que l'on conduit par l'hymen à la liberté, qui a acquis un esprit qui n'ose penser, un cœur qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent voir, condamnée sans relâche à des préceptes, se porte nécessairement au mariage. L'empire aimable de la beauté sur tout ce qui respire y engage le garçon, qui cède aussi par une espèce de besoin. La population étant justement regardée comme l'une des richesses d'un État, dans tous les temps, les loix politiques, fondées sur celles de la nature, ont encouragé le mariage par des récompenses ou des distinctions accordées à ceux qui en subissent le joug, et par des punitions ou un déshonneur attaché à ceux qui cherchent à s'y soustraire. La stérilité ou le célibat étaient chez les juifs une sorte d'opprobre. Les célibataires, chez les premiers chrétiens, étaient jugés indignes des charges de la magistrature. Les Romains décernaient des couronnes à ceux qui avaient été mariés plusieurs fois; et chez les Spartiates, gouvernés par des lois dont la sagesse sera à jamais célèbre, quel déshonneur n'était-ce pas de rester dans le célibat! De nos jours même cette condition n'est honnorée que parce qu'elle est devenue un point de religion.

Puisque le mariage est inspiré par la nature, il doit convenir essentiellement à l'organisation de l'homme. Toutefois, ainsi que les choses les plus utiles, il peut devenir par l'abus un sujet de ruine pour

l'imprudent qui ne sait pas se renfermer dans les limites de la modération. La raison et le tempérament doivent en régler l'usage. Tous les jours nous voyons de jeunes époux dépérir et trouver un trépas précoce dans l'excès des voluptés conjugales. L'homme épuisé ou devenu vieux ne peut pas supporter les charges de l'hymen ; il ne doit point alors s'engager sous ses lois. Celui qui n'a pas encore atteint la puberté, quoiqu'il en ait dépassé l'âge commun, et qui, par quelque disgrâce physique, ne deviendra jamais capable d'engendrer son semblable, ne doit pas approcher non plus de l'autel des époux. Certains vices de conformation dans le système osseux génital de la femme doivent interdire les jouissances de l'amour à celle qui a le malheur d'en être affectée ; elle ne pourrait devenir mère qu'aux périls de sa vie, et ne donnerait à la société qu'un fruit défectueux, souvent mutilé par les travaux de l'accouchement.

Ce serait ici le lieu de dire quelques mots sur les moyens de perfectionner, d'améliorer les races par la combinaison des familles ; mais tout ce qu'on a écrit à ce sujet n'est qu'hypothèse ou chimère. Il est assez probable néanmoins, que le croissement est avantageux à notre espèce. Les castes, dans l'Inde, sont assez généralement regardées comme la cause principale de dégénérescence d'une population nombreuse ; les juifs et la noblesse européenne ont pu donner lieu à de semblables considérations. Dès les temps les plus reculés, des lois furent établies contre la trop proche parenté ; mais les législateurs avaient-ils en vue de prévenir ainsi la dégradation qui serait resultée pour l'espèce des alliances dans les mêmes familles ? Il est naturel de penser que ce fut un autre but politique qui dicta ces mesures. Dans l'origine des sociétés, les hommes vivaient isolés : soit timidité, soit faiblesse, les peuplades même voisines se fuyaient et craignaient toujours de se rencontrer. Les chefs durent mettre en usage tous les moyens de les rapprocher, et ne trouvant pour les unir, de liens plus assurés que ceux du mariage, ils en réglèrent les lois de la manière la plus favorable à leurs vues, sans envisager spécialement ce

qui pouvait nuire au perfectionnement physique de leurs sujets, ou le favoriser. Un travail important de nos jours, ce serait d'établir une échelle des différentes dispositions susceptibles de se transmettre par l'hérédité ; et par leurs combinaisons diverses, chercher à obtenir des données générales, pour les modifier ensuite au profit des individus, des races et de l'espèce. Ce plan serait très-beau, mais il demanderait beaucoup de temps, et des circonstances particulières, difficiles à obtenir.

Après avoir choisi la carrière qu'il doit exclusivement parcourir, lorsque la passion la plus orageuse est calmée, et que l'économie, arrivée à son dernier degré de force et habituée à tous les rapports qu'elle doit conserver, n'a plus aucune chance particulière à courir, l'homme franchit sans danger l'époque de la virilité. Pourvu qu'il ne manque point aux règles générales de l'hygiène, et qu'il se mette à couvert de l'ambition, qui altérerait le physique en affectant trop le moral, il arrive presque sans s'en apercevoir à la vieillesse, dernier terme de sa course.

III^e^. Période. *Décroissement* ou *détérioration.*

Cet âge languissant, ennemi des plaisirs, vient rider le visage, courber le corps, affaiblir les membres, tarir dans le cœur la source de la joie, faire craindre l'avenir et rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Impitoyablement flétrie, reconnaissez-vous dans cet état, cette beauté ravissante à qui tous les cœurs adressaient autrefois leurs hommages, triste à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les poètes peignent les Naïades dans le cours arrêté de leurs eaux? Combien d'autres raisons de gémir pour celle chez qui la beauté est le seul présent du ciel! Une tête grise a succédé à ces cheveux d'un beau noir, que l'art avait tant de fois façonnés, et qui tantôt flottaient sur des épaules d'albâtre, et tantôt se jouaient sur une belle gorge qui n'est plus : ces yeux qui disaient tant de choses, sont ternes et muets :

l'incarnat de ces lèvres a perdu son vermeil ; la bouche est dépouillée de son plus bel ornement. Aucune trace de cette taille légère, si bien proportionnée, et de ce teint qui le disputait aux lys et aux roses. Cette peau si fine et si blanche, n'offre aux regards qu'une foule d'écailles, de plis et de replis tortueux. Hélas ! tout chez elle s'est changé en rides presque effrayantes. Le cerveau affaissé sur lui-même ne laisse passer que lentement ces rayons d'intelligence et de génie, qui causaient notre admiration. Ramenée par le cercle de la vie à la faiblesse de l'enfance, celle qui était si folâtre ne reste pas seulement immobile et paisible, mais elle veut encore que tout y reste autour d'elle ; ses yeux fixent à peine ces lieux d'amusement, où une combinaison d'attitudes et de mouvemens agréables, attirait autrefois sur elle les regards empressés de tout ce qui l'entourait. Le moindre changement la trouble et l'inquiète : elle voudrait voir régner un calme universel.

Ici le médecin a peu de préceptes à donner. La longue habitude tient la vieillesse comme enchaînée, et ne lui laisse en quelque sorte plus de ressources contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, les hommes, à un certain âge, ne peuvent plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux. Souvent il les connaissent ; mais il n'est plus temps de les détruire ; les souvenirs les reportent vers l'âge où elles ont pris racine, et ne leur font concevoir que d'inutiles regrets. Toutefois le vieillard ne doit pas se désoler des rides qui viennent sillonner son visage, puisqu'elles sont l'effet inévitable de l'existence, et qu'il n'est pas de secret pour les effacer. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps font vieillir les hommes avant le temps : dans la prospérité, les délices d'une vie molle et voluptueuse les usent encore davantage. Une vie sobre, modérée, simple, laborieuse, exempte de passions brutales, peut seule conserver dans nos membres quelques avantages de la jeunesse, lesquels, sans cette précaution, s'envolent sur les ailes du

temps. Heureux donc celui qui a consumé ses beaux jours dans la culture de l'esprit, dans la bienfaisance et la pratique des devoirs de la morale et de la société! Ses cheveux blancs commandent le respect, ses belles actions vivent dans tous les cœurs. Il n'a point cherché le bonheur au sein de cette volupté trompeuse qui énerve le corps sans rassasier les désirs. Il a peut-être méconnu les avantages que procurent de brillantes richesses : pour les obtenir, il aurait pu compromettre sa santé ou entacher son honneur. Mais usant de la vie comme en doit user tout homme que guide la sagesse, il en a parcouru les phases diverses, plein de vigueur et de forces, toujours environné de l'estime de ses contemporains qui le citent comme un modèle à leurs enfans, et il arrive aux portes du tombeau sans avoir à sa suite cette cohorte d'infirmités qui assiégent les vieux jours de quiconque a vécu esclave de ses sens.

Dans le dernier âge de la vie, comme dans celui qui en ouvre la carrière, l'homme ne peut par lui-même subvenir à tous ses besoins. Ainsi que l'enfant, le vieillard réclame les soins de ceux qui l'entourent; et ces soins, sans avoir toutefois ici les mêmes conséquences que pour le nouveau-né, selon qu'ils sont bien ou mal administrés, peuvent étendre cependant la durée de son existence ou en resserrer les limites d'une manière remarquable. Créancier envers la société par les services qu'il lui a rendus, il a droit à la reconnaissance au jour de la faiblesse. Le moral est surtout très susceptible à cet âge; il faut craindre de l'affecter, et ne rien négliger de tout ce qui peut lui faire plaisir. Celui qui gémit sous le fardeau des années n'a plus les mêmes goûts que ceux qui l'environnent. Ainsi que son corps, ses pensées appartiennent à une génération écoulée : son commerce n'a rien d'agréable, et sa conversation paraît sombre et fastidieuse. Enthousiaste de ce qui n'est plus, les éloges qu'il donne au temps passé semblent injustes envers le temps présent. Mais faut-il pour cela s'isoler d'un vieillard ou le contrarier? Pourrait-on oublier insensiblement ceux par qui on respire! un père accablé par l'âge, une mère languissante,

on les laisserait sans assistance dans la solitude et les ennuis de la vieillesse !... Quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils ont prodigués, on livrerait leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs !.... S'il existait des êtres dénaturés, capables de faire mourir, par leur indifférence, les auteurs de leurs jours, la terreur, le cri de la conscience agitée ne leur peindraient-ils pas un père ou une mère expirant sans consolation et maudissant les ingrats qui les ont délaissés !!!

A mesure que l'homme approche de sa fin la chaleur s'affaiblit dans les organes, et le jeu en devient de plus en plus irrégulier et difficile. Il faut empêcher, autant qu'on le peut, que la transpiration ne s'arrête ; car, à cette cause se rapportent la plupart des maladies du dernier âge, comme les calculs vésicaux, les inflammations chroniques des reins et de la vessie, le catarrhe pulmonaire, et une foule d'autres affections que l'impression du froid fait naître assez souvent, et aggrave toujours. On a prétendu que les bains chauds convenaient aux vieillards : j'ai de la peine à partager cette opinion. La faiblesse naturelle à ce temps de la vie, et le défaut de chaleur, me paraissent contr'indiquer un semblable moyen. Les vêtemens laineux, bien rembourrés, et les frictions avec la flanelle, sont une mesure infiniment plus avantageuse. La sueur étant supprimée par l'oblitération des pores et la torpeur des follicules sébacés, les frictions, en développant le calorique à la surface cutanée, y ouvrent les bouches exhalantes, et peuvent ainsi prévenir les attaques d'apoplexie, et autres maux résultant du reflux de la sérosité sur les viscères essentiels à la vie, tels que le cerveau, les poumons, etc. Les diurétiques sont souvent d'une grande utilité pour les vieillards ; ils peuvent suppléer au défaut de la transpiration, en stimulant les voies urinaires et faisant sortir, par cet émonctoire, des produits que ne sécrètent plus les glandes de la peau. Il importe de ne pas dédaigner un moyen aussi précieux.

Cependant le vieillard ne saurait s'éterniser sur la terre. Les bien-

faits de la médecine, les soins de l'amitié, les égards respectueux de la piété filiale peuvent donner à son existence une plus ou moins longue durée; mais elle doit enfin s'engloutir dans la nuit du trépas. Tous les compagnons de sa jeunesse ont quitté la scène de la vie; il a vu descendre dans la tombe une épouse chérie et quelques-uns des fruits de leur amour. Le temps est enfin arrivé où elle s'ouvre pour lui : il s'y précipite, et sa cendre va s'unir à leur cendre. Heureux alors s'il a cultivé le champ de la vertu! De tous les biens qu'il possédait, c'est le seul qui l'accompagne dans son dernier asile, et qui le fait vivre dans le souvenir de la postérité.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Somnus vigiliæ, utraque si modum excesserint, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

II.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam quòd modum naturæ excesserit. *Ibid.*, *aph.* 4.

III.

Non pura corpora quantò plùs nutries, tantò magis lædes. *Ibid.*, *aph.* 10.

VI.

Ubi cibus præter naturam plùs ingestus est, hîc morbum facit. *Ibid.*, *aph.* 17.

V.

Eorum quæ universim, et velociter nutriunt, veloces quoque fiunt excretiones. *Ibid.*, *aph.* 18.